

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
			✓		
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LES  
**ANNALES TÉRÉSIENNES**

PETITE REVUE MENSUELLE

SEPTEMBRE 1881



**SOMMAIRE**

A NOS LECTEURS — AVIS IMPORTANT. — CHRONIQUE DU MOIS.  
— *La chronique en prose; la satire; les nouvelles d'aujourd'hui; les nouvelles d'autrefois.* — *Monsieur T. Dubouché.* —  
M. H. LIXOURET. — UNE LETTRE DE M. DE  
CHARENNE. — P. ... CORRESPONDANCE. — *Trois protestations.* —  
*Lettre de St-Boniface.* — *Le sac de Menton.* — ADESS. — BERGIER. —  
CULLOYANA. — PLACES DE SEMAINE. — NOTES DU MOIS.

**MONTREAL**

BEAUCHEMIN & VALENTIN — LIBRAIRES-IMPRIMERIES  
250 ... St-Paul.



# LES ANNALES TÉRÉSIENNES.

Séminaire de Ste-Thérèse

SEPTEMBRE 1881.

## A nos lecteurs.

Les *Annales Térésiennes* ont fini leurs vacances. Pendant deux mois elles se sont reposées doucement, après le départ des bruyants habitants de ces lieux, dans la solitude du séminaire, dans le silence de nos allées désertes, sous l'ombre fraîche de nos bocages, dans des promenades champêtres au milieu d'une campagne accidentée. Elles se sont procuré le plaisir de visites agréables chez les amis de l'extérieur, et elles ont joui de la société des intimes ; même dans des courses vagabondes, elles ont poussé une pointe au midi jusqu'aux climats brûlants du Kansas ; vers l'ouest, elles ont remonté les rapides de l'Ottawa, franchi la hauteur des terres et ne se sont arrêtées que sur les bords lointains du lac Abbitibi. Mais pour elles comme pour les autres enfants d'Adam, tant que la mort ne sera pas venue trancher le fil de leur existence, le repos n'est qu'une

préparation au travail. Elles sont donc rentrées au logis avec un courage nouveau. Comme des abeilles laborieuses, elles se proposent de voltiger encore de fleurs en fleurs, d'en extraire le suc le plus délicat, d'en distiller le doux miel et d'en façonner des rayons. Puis, chaque mois, comme par le passé, elles iront fidèlement, avec votre permission, les déposer sur votre table ; et s'ils ne sont pas travaillés avec art, du moins, croyez-le, amis lecteurs, ils auront été composés par le bon vouloir et l'amitié.

Offrir chaque mois à nos lecteurs une chronique générale, ainsi que le récit détaillé des principaux événements qui seront venus, pendant les quatre dernières semaines, diversifier la vie du collège ; raconter les faits et gestes des anciens jours et publier des lettres inédites de M. Ducharme, qui jetteront une lumière nouvelle sur les premiers commencements de l'Institution ; proclamer les noms des élèves qui auront gagné les premières places aux listes de la semaine, ou qui, à la fin de chaque mois, auront remporté la palme de notes *très bonnes* ou *excellentes* ; produire au grand jour les meilleurs devoirs qui sont conservés dans le trésor de nos cahiers d'honneur ; ouvrir nos pages aux petites nouvelles, inspirations poétiques, travaux de critique littéraire, études sur des questions de science ou de philosophie : telles seront, cette année comme l'année dernière, les grandes lignes de notre programme. Il nous a valu de si flatteuses approbations et de si puissants encouragements, qu'il nous aurait paru imprudent de le modifier quelque peu considérablement.

Seulement, qu'on veuille bien le remarquer, au lieu de 24 pages par mois que nous promettons dans notre premier numéro, nous nous proposons d'en donner 32. De plus, nous ouvrons, sous le titre de *Petite Correspondance*, un nouveau chapitre où pourront entrer lettres du dedans, lettres du dehors, questions diverses, réponses, réflexions sérieuses, récits badins, boutades, souvenirs du passé, anecdotes des temps héroïques du collège, en un mot, tout écrit quelconque, pourvu qu'il n'ait pas, bien entendu, des proportions trop

considérables. Cet échange d'idées ne peut qu'ajouter à l'intérêt de la publication, et resserrer davantage les liens d'amitié qui existent entre le journal et ses abonnés. Nous faisons donc appel à la bonne volonté, à l'esprit et à l'*humour* de nos amis : ils peuvent, s'ils le veulent, faire de ce chapitre le plus original et le plus piquant des *Annales*.

Aujourd'hui, comme au jour solennel de leur entrée dans le monde, pleins de sollicitude sur leur conduite et sur le sort qui les attend, nous répéterons à ces jeunes *Annales* : "Partez, feuilles légères, partez sur les ailes de l'espérance. Quelque part que la bise vous emporte, sachez vous montrer modestes, sages, réservées ; ne laissez tomber que des paroles au langage pur et correct, que des pensées nobles et élevées, que des sentiments de bienveillance et d'amitié. Rappelez-vous toujours de respecter les préceptes de la morale, les dogmes de la foi, les devoirs de la charité et de la politesse, ainsi que les commandements et les désirs de l'autorité. Pussiez-vous, enfants de nos affections, ne rencontrer partout que bon vouloir, indulgence amicale et sourire de bienvenue."

---

### Avis important.

Les *Annales* se présenteront chez tous leurs anciens amis, osant espérer qu'elles seront, comme par le passé, partout les bienvenues. Nous répétons ici à nos abonnés de l'année dernière l'expression de notre gratitude la plus sincère ; leur encouragement substantiel nous a permis de faire honneur à nos engagements et même d'augmenter de plus d'un tiers la quantité de matière à lire que nous avions d'abord annoncée.

De plus, les *Annales* iront frapper à plusieurs portes nouvelles. L'année dernière, nous les avions adressées à tous les anciens élèves et à un certain nombre d'amis de la maison. Malheureusement, par une erreur du service postal, comme plusieurs maîtres de poste ignoraient que notre petit journal jouit des privilèges accor-

dés aux grandes revues et que le centin de rigueur n'y était pas accolé, bon nombre d'exemplaires furent jetés au panier et ne parvinrent jamais à leur destination. Nous ne découvrîmes que plus tard ce malencontreux accident par les remontrances nombreuses et les reproches amicaux qu'on nous adressa de différents quartiers. En conséquence nous nous faisons un devoir, cette année, d'expédier de nouveau notre journal à tous ceux à qui l'envoi en avait été décidé dès le commencement ; et nous avons fait des démarches et pris des précautions pour que ce malentendu ne se renouvelle plus. En même temps nous prions nos bons amis de vouloir bien ne pas nous tenir compte d'un oubli qui n'a été qu'apparent, puisqu'il n'a jamais existé dans notre esprit.

Si quelques-uns trouvaient, comme la chose est arrivée, que nous n'étendons pas assez la liste de nos adresses, c'est que nous craignons d'arriver à contre-temps. Pour rien au monde nous ne voudrions nous imposer au nom de l'amitié. Cependant toute personne qui, ayant connaissance de l'existence de nos *Annales*, désirerait s'y abonner, n'aurait qu'à écrire à notre gerant. Elle pourra même, si elle le désire, recevoir par la poste, sous bref délai, la collection complète du journal, dont la suite est conservée dans les bureaux de la rédaction.

Comme les pauvres gens, pour ne pas s'exposer à faire banqueroute, ont besoin de suivre de près leurs affaires, la bonne administration de nos finances demande que nous connaissions au plus vite l'état probable de nos revenus. C'est pourquoi nous prions ceux qui n'ont pas l'intention de recevoir notre journal, de nous le renvoyer de suite avec le mot *refusé*. Dans tous les cas, nous avertissons que l'abonnement aux *Annales* est invariablement payable d'avance. Ceux qui n'en auraient pas versé le prix au premier de novembre, ne devront pas être étonnés s'ils ne reçoivent pas le second numéro. C'est là, l'expérience l'a démontré, une règle sage, qui est autant à l'avantage de l'abonné qu'à celui de l'administration du journal.

Enfin, comme la circulation de notre petite revue s'étend surtout dans le cercle de nos connaissances et de nos amis, nous tenons à dire que ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ne désireraient pas nous lire, peuvent renvoyer le journal en toute liberté, sans craindre de blesser qui que ce soit. Les *Annales*, après avoir fait leur révérence respectueuse, se retireront sans boudoir ; elles n'en seront ni fâchées, ni blessées ; car, soyez-en certains, amis lecteurs, elles possèdent le caractère le plus heureux du monde et elles ne sont pas du tout susceptibles.

### Chronique du mois.

*Un chroniqueur en peine. — La rentrée. — Les nouveaux d'aujourd'hui. — Les nouveaux d'autrefois. — Visite de Mgr Duhamel.*

Le chroniqueur des *Annales* est parti. Il m'a laissé sa plume et son encrier, mais il a emporté son talent. Orphée, en partant pour le séjour des dieux, laissa sur la terre sa lyre, mais aucun des mortels ne put en tirer ces sons inspirés qui faisaient danser les chênes et les rochers s'attendrir. Cicéron a dit quelque part que les autres talents dépendent de l'art, des préceptes et de l'étude, mais que les poètes ne doivent rien qu'à la nature, *patam natura ipsa valere*. Si la chronique eût été inventée de son temps, je ne doute pas que le grand orateur romain n'eût dit la même chose des chroniqueurs. *Sim*, dans une de ses aimables confidences, nous apprend qu'il est né cuisinier, une poêle et une fourchette à la main, c'est possible ; mais je soutiens que, avant tout, il est né chroniqueur. J'ai goûté à ses dîners et à ses chroniques, et je préfère de beaucoup ces dernières aux premiers. Il *chronique*, pour me servir d'une réminiscence du premier livre que j'ai lu, comme l'oiseau vole, comme le feu brûle, comme le chat égratigne. Enfin, lecteurs bénévoles, je vous apprendis que je succède à *Sim*, mais je n'ai pas la prétention de le remplacer ; car

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur  
 Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,  
 S'il ne sent d'Apollon l'influence secrète,  
 Si son astre en naissant ne l'a formé poète.

\* \*

Poupe ! poupe ! poupe ! Le reconnaissez-vous au cri ? C'est l'engin de St-Jérôme. Pou ! poupe ? c'est l'engin de St-Lin. Voyez-les, à la suite l'un de l'autre, majestueux, sortir des flancs du coteau, de cette gorge tristement célèbre où l'infortuné Pangman a trouvé une mort déplorable. Ils nous apportent les élèves du nord. Ces bons enfants n'ont pas oublié qu'avec le mois de septembre s'ouvrent le collège et les classes ; ils viennent de grand matin s'unir à ceux de leurs confrères qui sont arrivés dès la veille ; car, qui le croirait ? il existe sous la calotte des cieux des écoliers si amis de l'étude, si anxieux de revoir leurs auteurs grecs et latins, qu'ils sacrifient vingt-quatre heures de leur liberté et se rendent au poste un jour d'avance. Quelques-uns, à la vérité, finissent par le regretter, témoin ce jeune homme qui, autrefois, retourna à Montréal le jour de la rentrée. "Que viens-tu faire ?" lui demande son protecteur. — Je viens, dit-il, rapporter les clés de la maison que j'avais emportées dans ma poche." Il y a de cela vingt-deux ans. L'histoire se répète. Cette année, un des arrivés de la veille prend de la poudre d'escampette et s'en retourne chez lui par les chars qui amènent ses confrères. Chemin faisant, la réflexion lui vient. Il arrive à la maison paternelle tout confus. Il frappe. "Entrez." Il entre. "Mais, qu'est-ce que tu viens faire !" Il baisse la tête. "Cette année, dit-il, on paie les livres comptant, je viens chercher de l'argent pour acheter une grammaire." Il avait dépensé quatre piastres pour aller chercher une piastre. Fort en calcul, le petit !

Pou ! pou ! poupe ! l'express de Montréal arrivant à toute vapeur, entre en gare et vomit sur la plateforme des essaims de jeunes gens : ce sont les élèves du Sud, les élèves de l'Ouest, de la Presqu'île. Grand Dieu ! Quel tas de valises ! *Fanne*, la légendaire *Fanne*,

cette bête de cœur, aux jārrets d'acier, qui ne rata jamais sur une charge ; cette bête intelligente qui connaît le chemin de la station comme celui de l'écurie ; cette bête d'esprit qui d'elle-même, sans la voix ni la guide du conducteur, rase le trottoir, avance et recule ; cette bête sage qui ne prit l'épouvante qu'une seule fois dans sa vie, Fanne, la pauvre Fanne, à la vue de tant de voyages accumulés, a l'œil morne, la tête entre les jambes, elle n'en peut plus.

Pou ! pou ! poupe ! c'est l'express de la capitale, qui nous apporte le contingent de la vallée d'Ottawa, ce futur grenier de la Puissance. En même temps tout le jour, du matin au soir, arrivent des paroisses voisines les voitures à la file. Le passage s'obstrue, les bagages s'entassent, les escaliers s'ébranlent et retentissent, les corridors s'animent, les échos des salles se réveillent, partout règnent l'agitation, le bruit, le va et vient ; partout vous rencontrez des gens affairés, vous recevez des poignées de mains à la volée, vous entendez des bonjours qui se croisent, des demandes sans réponses, des réponses sans demandes. "Quelle belle place j'ai au dortoir, dans un coin, loin du gaz et du maître !" dit l'un. "Et moi, reprend l'autre, quelle belle place j'ai à l'étude, près de la porte, pour voir passer tous ceux qui entrent et qui sortent !"

Pou ! pou ! poupe ! il est six heures, ce sont les trains du soir. Tout le peuple écolier se porte à la rencontre de l'arrière-garde, de ceux qui ont voulu jouir jusqu'à la dernière minute de la liberté des vacances. Ils arrivent peu nombreux, ceux-là, l'air crâne, le chapeau sur le coin de l'oreille, un reste de cigare entre les dents. Deux cents amis leur tendent les bras et ensemble, à pleins trottoirs, causant, jasant, ils reprennent la route du collège.

Hélas ! Où sont les neiges d'antan ? où sont les vieilles diligences d'autrefois, hautes, larges, pesantes, traînées par quatre chevaux. Elles avaient plusieurs sièges, chaque siège pouvait asseoir trois personnes ; mais au jour de la rentrée, il semblait s'élargir et donnait place à quatre et cinq confrères : en tout à

l'intérieur, seize à vingt gais compagnons ; huit autres grimpaient sur *l'impériale*, jouissant du soleil, du grand air, de la verdure et de la poussière ; puis quand la voiture était bien remplie, on trouvait encore de la place pour une dizaine de nouveaux arrivés. Fouette, cocher, au trot, au galop, en avant. La grande ville était étonnée de voir défilér dans ses rues ce voyage d'êtres humains superposés, cordés, entassés. Que de ris ! que d'histoires ! que de bons mots ? que de calembours mal nés, capables de crisper les nerfs les mieux conditionnés ! Quel plaisir si l'essieu venait à casser, ou bien si les roues s'embourbaient dans une ornière ! Il fallait voir alors toute la caravane s'atteler au coche et porter secours aux phaétons impuissants. Nous saluions en passant le Sault-au-Récollet, ses flots bouillonnants, ses souvenirs historiques, les clochers de son église et de son couvent brillant à travers le feuillage ; nous traversions à petite vitesse une belle campagne, bien cultivée, bien bâtie, entre coupée de verts bosquets ; nous disions au revoir au champêtre village de Ste-Rose, à sa rivière charmante, à ses îles nombreuses ; et le soir, quand entrant à Blainville, nos chevaux au grand trot battaient le pavé en cadence, que notre voiture roulait lourdement, qu'à toutes les maisons les figures souriantes se montraient aux fenêtres, et que nous faisons notre entrée solennelle devant la porte principale en agitant nos mouchoirs et en poussant jusqu'au ciel un vivat immense, quelle gloire ! quel triomphe ! Veillot l'a dit : les chemins de fer ont servi le commerce et l'industrie, mais il ont tué dans les voyages les charmes, les agréments et la poésie.

\* \* \*

De la poésie, en voici ! C'était le soir. Virgile aurait dit : Déjà les ombres de la nuit descendent du sommet des montagnes et s'étendent dans la plaine.

*Et jam summa procul villarum culmina fumant,  
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.*

Lemay aurait dit :

Le jour vient de s'éteindre ;  
 Mais son dernier rayon  
 N'a pas fini de teindre  
 D'or et de vermillon  
 La frange du nuage  
 Qui court dans le ciel bleu  
 Pour rendre son hommage,  
 Son hommage à son Dieu.

La Fontaine aurait dit :

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière  
 Précipite ses flots dans l'humide séjour,  
 Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière  
 Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour.

Et moi qui ne suis ni La Fontaine, ni Virgile, je dirai tout simplement : c'était le soir du premier de septembre, l'aiguille marquait sept heures à l'horloge du corridor, et j'étais, comme à l'affût, accoudé à ma fenêtre.

A travers le voile transparent d'une demi-obscurité, j'aperçois la foule grouillante des élèves qui attendent avec une certaine impatience que la cloche ait sonné l'heure de la rentrée. Je vois çà et là des groupes animés, un murmure confus de paroles inintelligibles arrive jusqu'à mes oreilles. Sans doute on est à se raconter les plaisirs, les promenades, les incidents variés des jours qui viennent de s'écouler, on forme des projets pour les semaines futures. Plus à l'écart, je distingue un certain nombre de jeunes gens timides, un peu embarrassés, silencieux, la tête basse, l'air triste, dévorant une larme secrète, et furtivement, de temps à autre, passant le mouchoir sur leurs yeux humides : ce sont les nouveaux.

Pauvres enfants, vos cœurs sont plongés dans l'amertume ; il s'est fait un grand vide autour de vous. Vous songez à cette heure déchirante, alors qu'un père bien-aimé et une tendre mère, vous faisant leurs adieux d'une voix tremblante, détournaient leur visage pour ne pas vous laisser voir des larmes indiscretes. Votre jeune imagination vous transporte à la maison paternelle, vous

y voyez votre place au milieu de vos frères et de vos sœurs, mais personne n'est là qui l'occupe. Le collège avec ses grands murs vous paraît sévère comme une prison. « Que ces longs corridors sont sombres ! on se perd dans ces vastes salles ; rencontrerai-je dans ces maîtres réservés, dont l'aspect impose, la tendresse et les soins d'une mère ? Ah ! que l'année va être longue ! ce sera un siècle ! » Pauvres enfants, je n'ai pas oublié les ennuis et les dégoûts d'un premier soir au collège, je compatis à vos angoisses présentes de tout mon cœur.

Pourtant écoutez-moi, mon enfant, c'est à vous que je parle. J'ai un mot important à vous dire. Votre entrée au collège est pour vous un bonheur et un bienfait. C'est un privilège que vous envie beaucoup de jeunes gens de votre âge. Votre intelligence et votre cœur trouveront ici des moyens précieux de perfectionnement : une bonne et forte instruction, une solide éducation morale. Ce jour fera époque dans votre vie ; il aura une influence immense sur l'utilité et les succès de votre avenir. Consolez-vous et essuyez votre dernière larme.

Vos parents s'imposent en votre faveur de bien grands sacrifices ; ils ne vous comptent pas leurs gouttes de sueur ; ils ne vous disent pas leurs pénibles préoccupations. Mais, dans le secret espoir de leur cœur, ils attendent de vous une douce compensation à leurs travaux ; ils sont déjà heureux de vos progrès, de vos petits talents, de votre bon caractère, de votre dévouement filial : soyez donc courageux.

Vos maîtres ne sont pas aussi sévères qu'ils le paraissent ; ils vous aiment beaucoup, parce que vous êtes les enfants que Dieu leur a donnés. Le monde ne leur est rien. Après Dieu vous leur êtes toutes choses. Quand le cœur vous pèsera, courez vers eux, le leur se dilatera pour vous recevoir. Dans votre inexpérience, demandez-leur conseil, et leurs bonnes paroles vous resteront dans l'âme, elles vous seront un trait de lumière au milieu des circonstances critiques de la vie.

Jésus, mon enfant, vous a choisi pour faire partie de son petit troupeau bien-aimé. Des grâces de choix vous sont préparées dans cet asile béni ; le bon Maître saura

vous dédommager tendrement de l'absence momentanée de vos chers parents. Si vous êtes bon, si vous aimez le travail et la piété, le collège vous paraîtra un petit ciel dont vous serez les anges ; et remarquez-le bien, au ciel les anges ne pleurent point.

Tout à coup la cloche, de sa voix solennelle, vient couper le fil de mon éloquence et de mes réflexions ; et les élèves en flots pressés se rendent dans la grande salle où M. le Supérieur, accompagné des prêtres de la maison, va leur souhaiter la bienvenue et une bonne année.

\*  
\* \*

Je commence à me faire un ancien, du moins je le crois. On dit que les vieillards aiment à vanter le temps de leur jeunesse, même Horace les appelle : *laudator temporis acti se puero*. Quel Térésien ne se rappelle pas cette phrase si souvent répétée par un bon vieillard dont nous aimions tant la direction paternelle : *A Québec, de mon temps, quand j'y étais ?* Cependant la force de la vérité m'oblige à certifier que tout n'était pas rose dans le passé, et que la génération actuelle des écoliers, sous un rapport du moins, l'emporte sur celle de notre temps : elle a plus de charité pour les nouveaux.

C'était un terrible noviciat que celui à travers lequel vous aviez à passer à votre arrivée au collège ; certes les épreuves n'y manquaient pas. D'abord on vous appelait *naveau, navet* ; puis on vous faisait subir un long et minutieux interrogatoire sur votre nom, votre prénom, votre âge, vos occupations, le lieu de votre naissance, etc. ; si vous paraissiez un peu neuf et naïf, l'épreuve se répétait, à l'insu des maîtres, pendant des jours et des semaines. Que d'informations inexactes on prenait plaisir à vous donner, ce qui vous exposait à une foule d'aventures ! que de tours plus ou moins drôlatiques dont vous étiez l'objet et la victime ! Enfin, comme le jeune mousse passant pour la première fois sous les feux de l'équateur, reçoit des mains des vieux matelots le baptême des marins, ainsi, à notre arrivée

dans ce milieu inaccoutumé, nous devons subir de la part de nos aînés le baptême du collège.

Quelques nouveaux, cependant, ne tiraient pas trop mal leur épingle du jeu. Vingt-cinq ans passés, il y a juste un quart de siècle, faisait son entrée un petit garçon, à l'œil malin, la tête ronde, les cheveux lisses, l'esprit vif et la main prompte. Un sien frère qui avait fini son cours d'études, lui avait dit : " Or ça, ne te laisse pas *maganer*.—Ne crains pas."—Dès le premier soir, un *moyen* d'une quinzaine d'années, gros et trapu, se met à taquiner mon petit, celui-ci ne dit rien ; le moyen l'appelle *navet*, le petit garde le silence ; mais au dedans de lui-même il ruminait sa colère, et il passa la nuit à imaginer quelque vengeance éclatante. Le lendemain le moyen était à jouer à la paume ; les deux poings sur les côtés, il attendait la balle. Le petit, sans dire mot, vise une occasion favorable, part comme l'éclair, lui saute à la figure, et lui applique sur les dents de toute sa force un bon tapin : " Tiens, dit-il, navet toi-même." Ce fut fini, par ce coup de hardiesse, le petit brave avait gagné son droit de cité ; et l'année suivante, avec le moyen trapu, il pouvait à son tour taquiner, comme on disait alors, *les nouveaux déballés*.

Or l'année suivante, et je m'en souviens comme si c'était hier, il arrivait un petit garçon, fils unique, enfant gâté, qui n'avait jamais quitté les regards de sa mère. Il avait un capot barré, mais barré sur tous les sens, barré dans le dos, barré à la ceinture, barré à la queue, barré sur les manches, barré au collet, barré sur les basques, enfin barré partout. Les plus espiègles faisaient cercle autour de lui et lui disaient : " Quel beau capot ! n'avez-vous jamais rien vu de pareil ? Tourne-toi donc, mon petit garçon." Le petit garçon, tout fier, se retournait. " De l'autre côté." Le petit garçon se retournait sur l'autre côté. " Avance." Il avançait. " Recule." Il reculait. Deux jours après, le petit garçon, réfléchissant dans sa tête, crut s'apercevoir qu'il pouvait bien se faire qu'on se moquât de lui. Alors les affaires changèrent de face. Si on lui disait : " Tourne-toi donc," il se retournait en effet ; mais

malheur à celui qui n'était pas assez vif pour se sauver à distance, malheur au lambin qui se trouvait à la portée du bout de sa botte.—Ce petit garçon a grandi, je le connais très bien, il est peut-être resté un peu naïf, mais il n'est plus malin du tout.

Heureusement, aujourd'hui ces misères sont disparues des mœurs collégiales, et je l'espère, elles n'y reviendront plus. Le nouveau, en mettant le pied sur le seuil de la maison, ne rencontre que des amis, des frères, des mentors. Il est entouré de prévenances et de sympathie ; son ennui trouve, parmi ses compagnons, de l'écho, un cœur compatissant, une parole charitable, une main secourable qui le soulage. Chacun s'empresse de lui donner tous les renseignements possibles ; chacun s'étudie à lui rendre la vie facile et douce. Au moment que j'écris ces lignes, j'en vois, par ma fenêtre, plus d'un qui, après un séjour d'un mois seulement dans nos salles et dans nos cours, paraissent aussi *at home*, connaissent aussi bien tous les tours des jeux et de la dissipation, que des gaillards de cinquième année.

\* \*  
\*

Cependant, il n'y a pas à le dissimuler, la première semaine d'une année scolaire est toujours sérieuse, souvent sévère, quelquefois sombre. Pour dissiper tous les nuages, la bonne Providence nous procurera, dès les premiers jours, une surprise, un honneur, une joie, un congé. Chaque fois qu'un personnage éminent daigne les visiter, les élèves en sont flattés, encouragés, réjouis. Comment ne l'aurait-il pas été, le six de septembre, lorsque celui qui les honorait d'une visite, était un prélat distingué, l'évêque bien connu de la jeune et florissante capitale de notre Puissance du Canada ?

Arrivant du fond des pays sauvages, après avoir voyagé trente jours durant, à travers les montagnes, les lacs, les rivières et les rapides, après avoir passé maintes nuits sous la tente, et n'avoir eu pour fauteuil et pour table que les pierres d'un rivage solitaire, Monseigneur Duhamel ne se laissait pas effrayer par la perspective de nouvelles fatigues : il partait pour ces

cantons de la forêt, à l'ouest de St-Jérôme, ouverts dernièrement à la colonisation. Il avait été soutenir et consoler ces errantes tribus, les restes d'un peuple qui s'éteint ; il allait maintenant bénir et fortifier une population féconde et courageuse qui est à jeter, sur les bords de la rivière Rouge, les bases de son avenir.

La vallée de l'Ottawa, tout le monde le reconnaît aujourd'hui, est le champ ouvert au développement de la race canadienne-française. En effet, c'est dans ces belles plaines, sur ces coteaux fertiles, autour de ces lacs pittoresques, le long de ces rivières nombreuses, que les vieilles paroisses doivent déverser le surplus de leur population, depuis la vallée du lac St-Jean en remontant par les sources du St-Maurice, le plateau du Nomingue, le haut de la Gatineau et de l'Ottawa, jusqu'aux bords lointains du grand Témiscamingue. Il y a là de l'espace pour jeter des millions d'habitants. Quand le peuple canadien aura pris possession de cette nouvelle terre promise que la Providence lui gardait en réserve, c'est alors qu'il pèsera de tout son poids dans les destinées de la Puissance et qu'il fera sentir véritablement dans son étendue par toute l'Amérique du Nord les effets salutaires de sa catholique influence.

En se rendant dans ces cantons du curé Labelle, Mgr l'évêque d'Ottawa, non seulement a porté avec lui les grâces du St-Esprit et les secours de la religion, mais encore il a encouragé de sa présence ces hardis colons au milieu des mille et une difficultés inhérentes aux premiers défrichements ; par cette visite, il a fortifié le courant d'émigration qui se dirige vers ces forêts, il a béni ce jeune arbre de la colonisation pour qu'il prospère toujours, qu'il grandisse et étende au loin ses rameaux puissants. A ce double titre d'évêque catholique et de patriote dévoué, le noble prélat a droit à notre respect, à notre vénération, à l'expression de nos vœux les plus sincères pour son bonheur et la réussite de ses projets.

Puisse la bénédiction que Monseigneur a donnée aux élèves, au commencement de cette nouvelle année, faire descendre les faveurs et les rosées du ciel sur

leurs travaux, leurs efforts et la bonne volonté avec laquelle ils sont revenus pour travailler à leur avancement dans les sciences et la vertu !

JOANNES.

---

MM. H. Lecourt et S. Rouleau.

A la rentrée on serre la main aux *anciens*, qu'on est heureux de revoir, on souhaite la bienvenue aux *nouveaux*, qui arrivent jeunes, frais et vermeils comme l'espérance. . . . et l'on donne un souvenir aux absents, à ceux qui sont partis pour ne pas revenir. Le nombre en est toujours trop grand : pourquoi faut-il y ajouter, cette année, MM. Lecourt et Rouleau, deux anciens qui semblaient devoir vieillir et mourir avec nous, tant ils avaient pris forte racine dans le sol téré sien ! Ils y avaient grandi et fleuri, et déjà l'*Alma Mater* jouissait des fruits de leur forte maturité.

M. Rouleau avait dirigé les études et professé les classes de rhétorique et de philosophie. Il savait penser et parler, prédicateur éloquent non moins qu'aimable causeur. Il savait écrire surtout ; mais ce talent modeste sembla longtemps s'ignorer lui-même. Il fuyait la publicité et se dérobaît au regard dans sa retraite du collège, comme une source cachée sous terre. Il ne fallut rien moins que nos *Annales* pour lui donner conscience de sa force et lui mettre la plume aux doigts. La veine une fois ouverte, il en jaillit des flots de verve. La chronique, menée d'une façon si preste et si originale, fit les délices de nos lecteurs. S'ils l'eussent moins goûtée, ils regretteraient moins aujourd'hui le chroniqueur, et nous ne serions pas réduits à implorer leur indulgence, sinon leur pitié, pour nous qui essayons de soulever cette massue d'Hercule dont l'héritage est un si lourd fardeau.

M. Lecourt avait rempli une tâche moins brillante, mais non moins laborieuse, en administrant nos finances et nos fermes. En ces derniers temps, il s'était dévoué particulièrement à l'*Œuvre des Anciens Elèves*, qu'il

menait à son terme avec un succès remarquable. Du reste, il n'était étranger ni indifférent à aucun intérêt de l'*Alma Mater*, et sur toute question, il savait avoir son opinion et la défendre, dût le choc des idées produire l'éclair et le tonnerre. Mais, en vérité, c'était un aimable adversaire que celui dont l'âme était assez fortement trempée pour ne garder aucune amertume des coups qu'il recevait dans la lutte. Nous en avons fait l'expérience, son amitié était de celles qu'aucun nuage ne saurait éclipser ou ternir.

Ces souvenirs nous font regretter davantage ceux que nous perdons. Ils étaient pour nous plus que des amis : c'étaient des confrères. Ils portaient avec nous le fardeau de la tâche commune, et partant nous en allégeaient le poids. Ils travaillaient comme de bons ouvriers qui ne regardent ni à la fatigue ni à la peine. Trouveront-ils de moindres labeurs dans les fonctions nouvelles où ils s'engagent ? . . . . Ce qui est certain pour nous, c'est que notre fardeau nous reste et que nous le sentons peser plus lourdement sur nos épaules du jour où nous voyons s'éloigner de nous de tels auxiliaires.

Ils s'éloignent. . . . non pas tout entiers, il est vrai ; car, il reste une partie d'eux-mêmes attachée aux âmes qui les ont connus et aimés. Leur nom est encore sur nos lèvres, leurs traits hantent notre imagination ; il semble que le son de leurs voix résonne toujours à notre oreille ; notre œil croit les retrouver à la place où nous étions accoutumés de les voir, à la place qu'ils remplissaient si bien. Illusion du souvenir, mais illusion qui nous est chère, parce qu'elle trompe notre ennui et tempère un instant nos regrets. Que n'est-elle, aussi, un gage de leur retour au milieu de nous !

Ils s'éloignent, mais ne se séparent pas de Ste-Thérèse. Nous en avons l'assurance, ils ne se désintéressent pas de l'œuvre qui a reçu les prémices de leur zèle et occupé la meilleure part de leur vie, leur jeunesse sacerdotale. Pour nous, nous les suivrons avec les vœux de l'amitié jusqu'au sein de leur modeste presbytère. Qu'ils y vivent heureux ! Que leurs travaux soient bénis ! Pêcheurs d'hommes, que leurs filets s'emplissent à se rompre comme ceux des Apôtres !

## Une lettre de M. Ducharme.

Nous publierons dans notre prochain numéro une lettre de M. Ducharme, elle renferme la biographie d'un jeune élève, Alfred D. DeCelles, mort au collège de Ste-Thérèse, le 3 janvier 1834, à l'âge de 13 ans. Comme tout ce qui nous vient du Fondateur a son prix et son intérêt auprès des élèves du séminaire, anciens et nouveaux, nous espérons qu'ils la recevront avec plaisir.

En la lisant, on ne peut s'empêcher de remarquer le véritable talent littéraire, le style leste, la manière vive, naturelle et facile du narrateur. On aime à y trouver certains détails intimes sur ce qu'on pourrait appeler les temps héroïques du collège, sur cet âge d'or où le jeune écolier, aux premières neiges tombantes, monté sur ses raquettes, courait tendre ses collets dans les ravins du voisinage, et trouvait moyen, même aux heures de l'étude, d'aller les visiter à l'insu des maîtres et du directeur ; au retour, s'il se sentait frileux, sans cérémonie aucune, en vrai fils de famille, il se réfugiait près du poêle de la cuisine, pendant que la vieille servante brassait la soupe ou fabriquait le hachis. O le bon vieux temps ! alors que chaque hiver, à l'aurore de la nouvelle année, la cage ouvrait ses portes à deux battants, et que les petits oiseaux en liberté s'envolaient vers le nid paternel où les attendaient les embrassements d'une mère, les étrennes sucrées et la bénédiction. Cependant, et on le voit par cet écrit, la médaille avait son revers : Ste-Thérèse alors était bien isolée, bien éloignée des grands centres de population ; une tempête, la neige, les glaces pouvaient, fort à contre-temps, fermer la route aux paroisses environnantes ; et notre paisible village ne s'attendait guère à voir, comme aujourd'hui, converger dans son enceinte quatre voies ferrées qui le mettent en communication facile avec tous les points de la province.

Mais surtout ce qui ressort de cette lecture, c'est la figure de M. Ducharme, noble, sympathique, affectueuse et aimante ; c'est le bon père qui vit de la vie

de ses enfants. Leur air de contentement lui fait grand plaisir ; il s'attendrit à la pensée de l'ardeur qu'ils apportaient à leurs travaux scolaires : il se propose bien de les gronder, mais il n'en fait rien. DeCelles, pour lui, c'est son *cher enfant*, son *cher ami*. Trouvez-moi une scène de famille plus touchante dans sa simplicité et dans sa naïveté ; je cite : " Avant de partir pour me rendre à l'église, je lui dis : DeCelles, c'est aujourd'hui le premier de l'an.—Oui ? me dit-il, je croyais que c'était hier, et il ajouta d'un ton attendrissant : donnez-moi donc votre bénédiction ; ce que je fis et l'embrassai, puis j'ajoutai : il faut tâcher, mon cher, de prendre des forces, et dès que tu iras mieux, je te laisserai aller à St-Laurent. " Voyez comme il s'afflige avec la mère qui pleure sur un tombeau ; et comme, pour soulager leur mutuelle douleur, il semble se complaire à rappeler les moindres détails et les plus petites particularités qui se rattachent à l'existence de cet être chéri ! S'aperçoit-il qu'Alfred paraît malade, le voilà qu'il s'inquiète, qu'il le suit partout, au réfectoire, en récréation : n'a-t-il pas perdu quelque chose de son appétit ? prend-il aux jeux son plaisir accoutumé ? Quand la fièvre s'est définitivement déclarée, il veut qu'on lui dresse un lit dans sa propre chambre, il se constitue son garde-malade, récite le bréviaire à son chevet, lui administre de ses mains les potions et les remèdes, en observe les effets et lui rend avec affection les soins les plus empressés et les plus minutieux, tout comme le pourrait faire une sœur de charité. L'inquiétude l'empêche de dormir, il se lève à plusieurs reprises, même il passe deux nuits sans sommeil. Le pauvre malade ressent-il un mieux passager, le bon père respire, son cœur en éprouve un doux soulagement, il espère contre toute espérance. Mais quand la mort se présente impitoyable, avec quel accent de poignante douleur ne s'écrie-t-il pas : " C'en est donc fait ! " Puis il tombe dans un abattement profond ; et devenu injuste envers lui-même, il se fait des reproches qu'il est, certes, bien loin de mériter. Des larmes abondantes sont versées sur cette tombe entr'ouverte, et dans la vivacité de son affliction, les

forces lui manquent pour chanter le service funèbre. Enfin, deux mois après, sa tendresse paternelle aime à rappeler avec une certaine complaisance les belles qualités de cette bonne petite âme, et à faire passer de nouveau sous ses yeux les traits de cette figure tant aimée. En vérité, à personne plus qu'à M. Ducharme ne convient cet adage : *Nemo tam pater*.

Cette biographie fut adressée sous forme de lettre à Madame DeCelles, la mère du jeune écolier défunt. Pour nous, nous en devons la copie que nous avons entre les mains, à l'obligeance d'une des sœurs puînées d'Alfred, Mademoiselle Anna DeCelles, aujourd'hui religieuse chez les RR. Sœurs Marianites de Ste-Croix, à St-Laurent.

---

### Petite correspondance.

*Trois protestations. — Le sac de Mentor. — Une lettre de St-Boniface.*

Vertot, après avoir écrit l'histoire du *siège de Rhodes*, reçut de nouveaux documents qui contredisaient ses assertions ; il les rejeta en disant : « Mon siège est fait. » J'ai écrit, dans les *Annales* du mois de juin dernier, l'article intitulé « Mars au collège, » et voici que, après coup, je reçois trois protestations indignées. Les jeterai-je au panier... ? non, je veux me montrer plus généreux que Vertot, je les livrerai au grand jour de la publicité. La chose m'est d'autant plus facile qu'elles ne contredisent en rien, ce me semble, les avancées que j'ai faites. Seulement elles réparent des oublis regrettables, je l'avoue, mais involontaires ; elles combrent des lacunes, et elles donnent, sur le sujet, de nouveaux, de plus amples, et de tout à fait intéressants détails.

A tout seigneur, tout honneur ; commençons par la protestation du général en chef, puis nous passerons à celles des deux Napoléons.

MONTRÉAL, 15 SEPTEMBRE 1881.

Monsieur le Rédacteur,

Un des collaborateurs des *Annales térésiennes* a voulu, je suppose, écrire l'histoire de la milice du Séminaire de Ste-Thérèse. Je crois reconnaître cet écrivain. Il réussit mieux quand il nous fait un conte de fée ou quand il décrit les scènes d'un *Fricot sinistre*. Là, son imagination peut errer, elle a le champ libre. Mais l'histoire, on ne l'invente pas, on l'écrit telle qu'elle est, et n'est pas Rollin qui veut. Que diriez-vous d'un écrivain qui, racontant la conquête de la Perse par les Macédoniens, tairait le nom d'Alexandre et ne nous parlerait que des hauts faits de Clitus et de Parménion ? L'historien de la guerre franco-prussienne n'a pas oublié le général baron Von Moltke.

Mes compagnons d'études se rappellent que, quand nous avons organisé la milice au Séminaire de Ste-Thérèse, j'ai été le premier créé général en chef. Quelles qu'aient été l'habileté et la bravoure de M. Achille David, il n'était néanmoins que mon inférieur. L'honneur d'être capitaine, il le partageait avec un autre, M. H. L., mais celui d'être général en chef revient à moi seul.

Si je ne craignais que l'on ne m'accusât de manquer d'humilité quand je ne fais cependant que revendiquer ce qui m'est dû en justice, je vous ferais le récit de quelques-unes de mes brillantes campagnes autour du beau village de Ste-Thérèse ; je vous dirais avec quel enthousiasme officiers et soldats m'acclamaient quand je paraissais devant eux, portant un superbe casque sur la tête, et au côté un long et large sabre. Je n'ai vu de pareille armure que celle que j'ai pu admirer en 1869, à Aix-la-Chapelle, l'armure de Charlemagne.

Je me crois obligé de dire encore un mot de M. L. Comment votre prétendu historien a-t-il pu le passer sous silence, lui, un si galant et si brave capitaine, lui qui aimait tant à faire parader sa compagnie dans les grandes rues de Ste-Thérèse de Blainville ? Peut-être

faisait-il répéter trop souvent l'exercice « Présentez armes ; » mais dans le cœur de cet illustre capitaine, la fibre de la *sensibilité* ne diminuait en rien la grandeur du courage militaire.

Un autre nom qu'on n'aurait pas dû omettre, c'est celui de mon coparoisien, M. N. L. ; comme moi, il se glorifie d'être patriote et fils d'un patriote de St-Eustache. Le récit du glorieux combat de 1837, souvent raconté dans la famille, a fait naître, croître, se développer d'une manière éclatante chez M. L. l'amour de la gloire militaire, la passion de la renommée et des combats.

Si votre historien avait interrogé les anciens, il aurait appris. Je ne puis croire que la mémoire des hommes soit si ingrate. . . . !

JOSEPH-OCTAVE G.

MONTRÉAL, 20 SEPTEMBRE 1881.

Monsieur le Rédacteur,

Ceci est un protêt.

S'il vous en souvient (un chroniqueur ne devrait rien oublier), ce fut dans le petit monde collégien, en 1869, un jour mémorable — oh ! la ! la ! — que le jour du fameux simulacre de bataille sur les plaines de *Bouchanelle*.

*Fall in.* Voici le corps des miliciens *sans peur*, capitaine et lieutenant en tête, deux vrais Napoléons, giberne au flanc, carabines au bras et vaillance au cœur. Le chemin en frémit, brrr. . . . Il fallait voir ces braves fiers d'eux-mêmes et les deux Napoléons fiers de leurs hommes, notez bien : les deux *Napoléons*. Tambours, fanfare, tout était à la guerre ; quoi ! ça sentait la poudre.

Vous voici sur les plaines de Bouchanelle. Pour le sûr, le temple de Janus est ouvert ; Mars souffle son feu. Les deux corps de tirailleurs sont en face, les deux Napoléons se mesurent du regard. Entendez-vous la

charge... , la voix retentissante du clairon... ? Volte-face... contre-évolutions... attaque... défense... pas redoublés ici... charge à la baïonnette là-bas... ce côteau est escaladé,..... on vous enfonce cette colonne,.... la victoire incline du côté de ce drapeau... « En avant, mes braves ».... on forme le « carré » près du ravin,.... la surprise arrive en flanc... voici la déroute... « Victoire, victoire. » Des deux Napoléons l'un vient de retraiter, le drapeau est aux mains des ennemis. C'était fini.

Redire les hauts faits de cette rencontre, l'estompe seule de M. J. E. E., aujourd'hui curé de L'Ardoise, pourrait s'y hasarder. Cette vaillante journée s'est terminée par la *trempe*, vainqueurs et vaincus étant assis à la même gamelle de *tire* : c'était la fête au sucre.

Si donc il y eut un *number four* à cette époque, ce *number four* avait son capitaine et son lieutenant. Or, ce capitaine proteste aujourd'hui, parce que votre chroniqueur dans la nomenclature des officiers a mis ces deux *Napoléons* hors les rangs. Et voilà. — La main au képi, salut.

NAPOLÉON L.

MONTRÉAL, 25 SEPTEMBRE 1881.

Monsieur le Rédacteur,

En lisant dans les *Annales térésiennes* l'article intitulé : « Mars au collège, » j'ai remarqué que la vérité y brillait à peu près comme la lune dans son dernier quartier. Cette prétendue page d'histoire a omis le nom de plusieurs capitaines fameux, le mien entr'autres. A cette vue, j'ai senti mon vieux sang guerrier se réveiller dans mes veines. Rappelez-vous, monsieur le faiseur d'histoires, que je suis un soldat qui a ébréché son épée sur les plaines de *Bouchanelle*. Je viens aujourd'hui protester contre l'affront lancé à l'adresse de la dynastie napoléonienne et je vous somme de faire, sous trente jours d'avis, la réparation voulue. *Intelligenti pauca*, à bon entendeur salut.

NAPOLÉON A.

A mon tour, maintenant. L'illustre général, évidemment, est piqué, et j'avoue qu'il y avait matière à l'être. Quand il se compare, sans orgueil, à Alexandre, au baron Vou Molkte, à l'empereur Charles-le-Grand, quand il se dresse fièrement devant nous avec son gros casque sur la tête et sa grande et large épée au côté, je serais tenté de trembler, si je ne me rappelais que ce casque n'était pas d'airain à la manière de ceux des héros d'Homère, mais tout simplement un casque en peau de chat ; si je ne me rappelais aussi que cette épée n'était ni la *Joyeuse* de Charlemagne qu'on peut admirer à Aix-la-Chapelle, ni la *Durandal* de Rolland que les Sarrasins firent prisonnière aux champs de Roncevaux, mais tout bel et bien une épée en bois blanc, sans taillant ni pointe.

Quand le général nous dit : « Quelles qu'aient été l'habileté et la bravoure de M. Achille David, il n'était néanmoins que mon inférieur », ces paroles me rappellent une scène de l'Illiade, alors que le puissant Agamemnon, dans l'assemblée des Grecs, disait au divin Achille : « Fuis donc, je n'ai de toi nul souci, je ne « m'inquiète point de ta colère, et même je te fais cette « menace : moi-même, allant dans ta tente, j'enlèverai « ta récompense, afin que tu saches bien que je suis « plus puissant que toi, et aussi afin que tout autre « craigne de se dire mon égal, et en ma présence d'oser « se comparer à moi. » Achille aux pieds légers lui répondit : « Homme au cœur de cerf, jamais tu n'as « eu le courage de t'armer pour combattre à la tête des « troupes, ou de te poster en embuscade avec nos chefs « les plus braves. Oui, je me retirerai. Mais un jour « les Grecs regretteront Achille absent, eux que, malgré « ta douleur, tu ne pourras secourir, quand ils tomberont en foule expirant sous les coups de l'homicide « Hector. Alors des remords secrets déchireront ton « âme, et tu t'irriteras de n'avoir point honoré le plus « vaillant des Grecs. » Ainsi parla le fils de Pélée, puis il jeta contre terre son sceptre parsemé de clous d'or, et il s'assit. — Je fais de même et m'arrête.

Je m'en voudrai toute ma vie de ne m'être pas rap-

pelé tout d'abord les noms et les services des deux Bonapartes. Comme Pichegru à l'école de Brienne, j'ai eu l'honneur de faire la classe, en des jours déjà loin derrière nous, au premier de ces Napoléons ; et dès lors, je puis le certifier hautement, son amour du travail, son ardeur, sa persévérance laissaient prévoir ce qu'il a été plus tard dans la hiérarchie militaire.

Je termine en disant que je serai toujours heureux de recevoir les remarques que voudront bien m'envoyer la critique, l'intérêt ou l'amitié. Il est si difficile, dans des recherches historiques, de parvenir du premier coup à la connaissance parfaite de la vérité, tant les mémoires sont oubliées, les souvenirs effacés, et les archives incomplètes ! Je rétablis dans son intégrité la nomenclature des officiers de la milice térésienne, de 1862 à 1870.

*Major général*, ayant sous lui deux capitaines, M. Joseph-Octave Godin ; I<sup>rs</sup> *capitaines* conjoints, MM. Hormisdas Ladouceur et Achille David ; II<sup>e</sup> *capitaine*, M. Narcisse Zéphirin Lorrain ; III<sup>e</sup> *capitaine*, M. Paul Larocque ; IV<sup>e</sup> *capitaine*, M. Aldéric Ouimet ; V<sup>e</sup> *capitaine*, M. David Filion ; VI<sup>e</sup> *capitaine*, M. David Aubry ; VII<sup>e</sup> *capitaine*, M. Napoléon LeMoynes ; VIII<sup>e</sup> *capitaine*, M. Napoléon Aubry ; IX<sup>e</sup> *capitaine*, M. Adéodat Prévost ; X<sup>e</sup> *capitaine*, M. G. Alphonse Nantel.

NUMBER FOUR.

On nous écrit :

.....Laissez-moi vous dire que nous avons regretté Mentor. Nous prenions un véritable intérêt à ses causeries, à ses questions et aux histoires qui sortaient de son merveilleux sac. Pourquoi donc a-t-il laissé le coin qu'il occupait si bien dans les *Annales*? Ne pourriez-vous pas l'engager à y revenir, ou, du moins, nous donner de ses nouvelles?.....

A notre grand regret, nous ne pouvons satisfaire notre correspondant. Mentor est disparu sans nous demander

congé, et nous ne savons pas ce qu'il est devenu. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il nous a laissé, en partant, son précieux *sac*, comme un gage de son bon vouloir à notre égard. Nous nous proposons d'en faire sortir tous les mois quelques questions : ce sera, toutefois, à la condition que nos jeunes lecteurs ne se fassent pas *tirer l'oreille* pour nous adresser leurs réponses.

1° Quel est votre ami le plus fidèle ?

2° A quel saint vous proposez-vous de ressembler davantage ?

3° Quels souvenirs historiques éveillent dans votre esprit le *chien*, l'*âne*, le *renard*, l'*oie* ?

4° Lequel des grands personnages de l'histoire romaine préférez-vous ? et pourquoi ?

---

COLLÈGE DE ST-BONIFACE, 15 SEPT. 1881.

Je présume que nos chères *Annales térésiennes* sont rentrées dans leurs foyers pétillantes de joie et de bonheur, et pleines de nouvelles et d'intérêt comme toujours. Je m'en suis ennuyé comme peu, ou plutôt comme tous ceux qui ont eu l'avantage de les lire durant l'année passée. Et que sais-je ? Serait ce le fait d'être retourné à la vie de collège ? mais je sens que je leur porte une affection plus grande que jamais. Aussi je me hâte de vous adresser mon abonnement uni à quelques autres que vous voudrez bien recevoir avec votre bienveillance ordinaire. . . . .

A. A. C., PTRE, DIRECTEUR.

---

Adessat Dériger, élève de Seconde

NOYÉ LE 31 JUILLET 1881.

Encore une fois la mort est venue choisir sa victime dans notre classe. Ses coups se sont portés sur la personne d'Adessat Dériger, durant ces dernières vacances

qui s'étaient annoncées sous les couleurs les plus riantes.

Comme le regretté Joseph Valiquette, dont nous pleurons le départ inopiné au mois de novembre dernier, le jeune Dériger avait à peine seize ans lorsque la mort vint le prendre, à l'improviste. Résidant à Montréal et élevé par une mère éminemment chrétienne et vigilante, il avait commencé ses études à Ste-Thérèse, et, après ses éléments latins, il était allé les continuer au collège de Montréal ; l'année dernière il revint avec nous faire ses *Belles-Lettres*.

L'élève n'était pas doué d'un grand talent, mais il avait reçu de Dieu un cœur excellent. Plein d'affection surtout pour ceux de ses directeurs à qui il confia les secrets de sa conscience, il semblait n'avoir rien à lui-même.

Pour lui, comme pour tant d'autres, la grande voix des vacances avait retenti bruyante et pleine d'émotions et de projets. Ces jours de délassement, nos directeurs ne nous en parlent jamais sans nous montrer, dans leur prudence, l'épine à côté de la rose. Qui eût dit alors que notre ami Adessat devait succomber à l'un de ces mille dangers que l'on nous peint avec tant d'énergie ?

Le trente juillet, il était parti de la ville avec quelques amis pour une excursion dans les îles de Ste-Rose. Sa mère, qui n'avait que cet enfant, l'objet de ses craintes, de ses espérances et de ses plus tendres affections, sa mère n'avait consenti à laisser son fils s'éloigner d'elle qu'après l'avoir conduit à la table eucharistique. Elle avait souvent demandé à Dieu, comme elle le déclare elle-même, de lui enlever son enfant pendant qu'il serait en état de grâce, plutôt que de lui permettre de le voir un jour prodigue et méchant. Dieu voulut-il exaucer la prière de la mère ? Lui seul le sait. Toujours est-il que le jeune Dériger continuait à prendre ses ébats, pour le deuxième jour, au milieu de ces mille îlots de verdure, autrefois témoins de nos exploits et de nos chants de fête durant l'année, lorsque le trente et un juillet entre midi et une heure, il s'avisait de traverser à la nage un petit chenal aux eaux rapides et dont le lit devenait tout d'un coup profond et dangereux ; il

sen  
sec  
poi  
cu  
l'en  
peu  
C  
just  
déli  
la c  
son  
solc  
dan  
se  
sen  
fils  
n'a  
le t  
ava  
C  
vive  
nou  
à re  
est  
que  
fouj  
de l

—  
par  
—  
que  
miè  
nell  
seu  
aut

sentit bientôt les forces lui manquer, et, appelant au secours un ami devenu incapable de le secourir, sur le point de toucher au but qu'il voulait atteindre, à la vue de ceux de ses amis qui revenaient du village Ste-Rose avec l'embarcation qui devait le sauver, il disparut se perdant peu à peu dans les flots !!!

Grand fut l'émoi produit sur toute la plage d'alentour jusqu'au moment où l'on put repêcher le cadavre du défunt, le lundi dans la matinée, mais plus grande fut la douleur de la mère, lorsqu'on lui apprit que Adessat, son fils unique, s'était noyé. Oui, elle dut être inconsolable de cette perte. Et la force d'âme qu'elle montra dans son affliction, M<sup>me</sup> Dériger ne la trouva que dans sa foi vive, son espérance ferme et énergique. Elle semble oublier son malheur lorsqu'elle pense que son fils avait communié le samedi, veille de sa mort, qu'il n'a pas perdu la messe le dimanche, qu'enfin ayant eu le temps d'appeler au secours, il a pu songer à son âme avant d'être enseveli sous les ondes.

Oui, mère désolée, tout en vous offrant nos plus vives condoléances et en unissant nos prières aux vôtres, nous le constatons avec bonheur, notre ami était préparé à recevoir ce terrible coup de la Providence. Il nous est en même temps une leçon et un exemple frappants que la vertu n'a pas de vacances, que nous devons toujours nous tenir prêts, afin que la visite du Maître de la vie ne nous surprenne jamais.

UN AMI.

---

### Collegiana.

— La rentrée des élèves a eu lieu le 1<sup>er</sup> septembre, par une journée des plus magnifiques.

— Plusieurs *nouveaux* sont venus combler les vides que laisse toujours la fin d'une année. C'est la première fois, peut-être, qu'ils quittent la maison paternelle et ses douceurs ; mais ils ont à peine franchi le seuil du séminaire, qu'ils rencontrent, dans les *anciens*, autant d'amis et de frères.

— Les *finissants* de l'an dernier sont revenus, pour la plupart, partager encore avec nous la vie de collège. Ils ont revêtu le saint habit, et maintenant, toutes leurs journées seront consacrées à notre avancement dans les sciences comme dans la vertu. Ce sont MM. S. Corbeil, G. Payette, A. Godin, O. Lavergne, C. Rochon, H. Castonguay et E. Meunier.

Quatre autres, non moins heureux sans doute, ont écouté la voix de Jésus qui les appelait à la retraite du noviciat. M. T. Lord, dont les lecteurs des *Annales* ont si souvent goûté les charmantes poésies, est entré chez les RR. PP. Jésuites ; MM. T. Campeau et H. Legault, chez les RR. PP. Oblats de Lachine ; et M. O. Rochon, au noviciat des Pères de Ste-Croix à St-Laurent. Qu'ils daignent accepter les vœux que nous formons pour leur bonheur. Nous n'oublions point, dans ces vœux, un de leurs anciens confrères, M. Eugène Prévost, de St-Jérôme, entré au noviciat des Pères du Très Saint Sacrement, à Bruxelles, Belgique.

— Le départ de MM. H. Lecourt et S. Rouleau a entraîné quelques changements dans le personnel des professeurs. M. H. Cousineau a succédé à M. Rouleau dans l'enseignement de la philosophie intellectuelle et morale. M. P. H. Brunet est devenu professeur des sciences naturelles, et M. C. LaRocque, assistant-procureur et économiste.

— Le 6 septembre, nous avons l'honneur d'une visite de Mgr T. Duhamel, évêque d'Ottawa. Sa Grandeur, arrivée par l'*express* de midi, ne resta qu'une couple d'heures au milieu de nous. M. W. Earley, au nom de la communauté, offrit à Sa Grandeur l'hommage de notre respect et de notre admiration pour le dévouement qu'Elle apporte à la grande œuvre de la colonisation. Monseigneur nous adressa quelques paroles pleines de bienveillance. Il insista surtout sur ce point, que nous devons bien profiter de nos années de collège, cultiver le cœur en même temps que l'esprit, afin que, plus tard, nous ne fussions pas indignes de la haute éducation que nous recevions dans le séminaire. Il termina en nous souhaitant, pour l'année qui com-

mence, succès, joie et bonheur. Inutile de dire qu'une si belle visite est toujours suivie d'un grand congé.

— Le 13 au soir, grande séance de magie. . . . blanche et presque noire pour un grand nombre, car la plupart n'y ont compris goutte. Quelle dextérité! quelle souplesse! quels tours de passe-passe! *Pas de préparation! aucune préparation!* Et la musique, oh! la! la! Rien de beau, rien de suave, rien d'harmonieux comme un air de castagnettes si vives et si coquettes! En somme, cette soirée nous donna bien du plaisir.

— Le vent est aux chemins de fer. Chemin de fer de la rive Nord, chemin de fer de la rive Sud, chemin de fer du Côteau du Lac, chemin de fer autour de la montagne, chemin de fer partout. Avant longtemps les voitures ne seront plus qu'un objet de luxe. Toujours est-il que, dans quelques semaines, les personnes qui désireraient se rendre à St-Eustache, pourront venir prendre le train à la gare de Ste-Thérèse, et de là, en un petit quart d'heure, le cheval de feu les aura conduites au pittoresque et florissant village de St-Eustache.

— Nous voyons avec plaisir, que grâce au zèle de M. le Directeur, de nouveaux amusements se sont introduits dans nos cours de récréation. Les *petits* se plaisent à lancer dans les airs leurs gentils cerfs-volants qui montent, montent encore, montent toujours, et bientôt vont se perdre dans les nues. Prenez garde, jeunes amis, nouveaux Franklins, que le fil qui retient votre cerf-volant ne vous apporte l'électricité des sombres nuages qui roulent sur vos têtes.

— Chez les *grands*, le jeu de la crosse, le jeu national est en honneur. Deux clubs sont formés. Ce sont des jeunes gens aux bras nerveux, aux pieds légers. La lutte sera vive pendant toute cette année, et je ne doute pas qu'aux prochaines vacances, ces nouveaux shamrocks puissent se mesurer avec les champions de Montréal et de Toronto.

— Nous devons des remerciements aux messieurs qui ont bien voulu, pendant les dernières vacances, s'intéresser à notre musée d'histoire naturelle.

Le Rév. M. J.-B. Proulx nous a apporté des lacs

Témiscamingue et Abbitibi plusieurs minéraux précieux, et une relique des missions sauvages de la baie d'Hudson. C'est le goupillon du Rév. Père Nedelec. Le mot goupillon, dans son étymologie, signifie queue de renard. Celui du révérend père justifie parfaitement cette étymologie, car il est réellement fait avec cette espèce de plante appelée *queue de renard*.

Le Rév. M. H. Lecourt a donné des échantillons des mines de Châteauguay, N. Y.

Enfin, M. S. Corbeil, ecclésiastique, a recueilli de très curieux spécimens de poissons fossiles. Ces pauvres petits semblent avoir été surpris par le retrait des eaux dans une terre de glaise, où ils se sont trouvés emprisonnés. En brisant ces pierres, qui sont d'une nature très commune du reste, on retrouve ces poissons parfaitement bien conservés.

Nous nous ferons toujours un devoir d'enregistrer dans les *Annales*, les noms de ceux qui travailleront à enrichir notre bibliothèque et nos musées.

— L'automne nous menace de ses tristesses. Déjà la feuille se détache du rameau qui l'a nourrie ; les arbres de nos vergers ont perdu leurs fruits délicieux. Les rois de la forêt ne sont pas respectés davantage, et je connais plus d'un noyer superbe qui a dû soutenir des attaques cent fois renouvelées.

## Places de Semaine.

### PHILOSOPHIE.

*Logique.* — 1<sup>ers</sup> W. Earley, T. Nepveu, A. Sauriol ; 2<sup>e</sup> J. Charbonneau ; 3<sup>e</sup> L. Cousineau.

### RHÉTORIQUE.

*Discours français.* — 1<sup>er</sup> E. David ; 2<sup>e</sup> A. Beausoleil ; 3<sup>e</sup> L. Boissonneau ; 4<sup>e</sup> A. Péladeau.

*Thème latin.* — 1<sup>er</sup> L. Valiquet ; 2<sup>e</sup> H. Sanche et A. Péladeau ; 3<sup>e</sup> E. David ; 4<sup>e</sup> A. Beausoleil.

*Version latine.* — 1<sup>er</sup> A. Péladeau ; 2<sup>e</sup> L. Valiquet, 3<sup>e</sup> A. Beausoleil ; 4<sup>e</sup> R. David.

## SECONDE.

*Composition française.* — 1<sup>er</sup> T. Lécuyer ; 2<sup>o</sup> H. Vachon ; 3<sup>e</sup> C. Leduc ; 4<sup>e</sup> C. Laviolette.

*Thème latin.* — 1<sup>er</sup> A. Martel ; 2<sup>o</sup> E. Coursol ; 3<sup>o</sup> T. Jasmin ; 4<sup>o</sup> J. Blais.

## TROISIÈME.

*Thème latin.* — 1<sup>er</sup> A. Fortier ; 2<sup>o</sup> R. Brady ; 3<sup>o</sup> J. Dunn ; 4<sup>e</sup> H. Roy.

*Version latine.* — 1<sup>er</sup> A. Fortier ; 2<sup>o</sup> R. MÉRIZZI ; 3<sup>e</sup> H. Roy ; 4<sup>o</sup> E. Ostiguy.

*Version grecque.* — 1<sup>er</sup> A. Jasmin ; 2<sup>es</sup> O. Cloutier et A. Fortier ; 3<sup>o</sup> H. Roy.

## QUATRIÈME.

*Thème latin.* — 1<sup>er</sup> J.-B. Jodoin ; 2<sup>o</sup> H. Marrien ; 3<sup>e</sup> H. Legault ; 4<sup>e</sup> J. Kennedy.

*Version latine.* — 1<sup>er</sup> H. Legault ; 2<sup>o</sup> A. Bouchard ; 3<sup>e</sup> J.-B. Jodoin ; 4<sup>e</sup> A. Debien.

*Tenue des livres.* — 1<sup>er</sup> J. Kennedy ; 2<sup>o</sup> J.-B. Jodoin ; 3<sup>e</sup> H. Marrien ; 4<sup>o</sup> H. Legault.

## CINQUIÈME.

*Thème latin.* — 1<sup>er</sup> C. Poissant ; 2<sup>o</sup> E. Gravel ; 3<sup>e</sup> D. Sigouin ; 4<sup>e</sup> T. Paquette.

*Thème français.* — 1<sup>er</sup> E. Gravel ; 2<sup>o</sup> A. Desjardins ; 3<sup>e</sup> H. Béchard ; 4<sup>e</sup> C. Delorme.

*Arithmétique.* — 1<sup>er</sup> C. Larocque ; 2<sup>o</sup> T. Paquette ; 3<sup>o</sup> C. Poissant ; 4<sup>e</sup> D. Nepveu.

## SIXIÈME.

*Thème français.* — 1<sup>ers</sup> A. Labrosse et A. Valiquet ; 2<sup>es</sup> R. Gravel et M. Leguerrier ; 3<sup>es</sup> L. Gagnon et O. Legault.

*Devoirs anglais.* — 1<sup>ers</sup> A. Juteau, A. Labrosse, N. Legault, A. Marchand, E. MÉRIZZI.

*Arithmétique.* — 1<sup>ers</sup> L. Labonté et O. Legault ; 2<sup>es</sup> R. Gravel et J. Prud'homme ; 3<sup>es</sup> E. MÉRIZZI et A. Valiquet.

## Notes de conduite pour le mois de septembre 1881.

### PARFAITEMENT BIEN :

Messieurs U. Brûlé ; M. Coupal ; J. Cruse ; W. Early ; E. Gratton ; H. Hébert ; T. Nepveu ; L. Boissonneault ; A. Péladeau ; H. Sanche ; E. Coursol ; G. Lanthier ; C. Leduc ; T. L'écuyer ; A. Martel ; C. O'Eher ; G. Alarie ; R. Brady ; J. Casey ; U. Ethier ; A. Lessard ; J. Dunn ; P. McGinniss ; E. Marcotte ; H. Roy ; S. Turcot ; W. Carrier ; A. Aubry ; J. Chantmont ; A. Filion ; P. Hogue ; J.-B. Jodoin ; J. Kennedy ; H. Legault ; P. Roch ; A. Charbonneau ; A. Cléroux ; A. Desjardins ; C. Kelley ; F. Labonté ; H. Lafleur ; D. Nepveu ; C. Poissant ; W. Proulx ; O. Simard ; B. Wilson ; B. Benoit ; L. Bergevin ; J. Brazeau ; F. Drouin ; W. Forget ; A. Gagnon ; J. Gagnon ; L. Gagnon ; R. Gravel ; W. Jarry ; Frs Jarry ; A. Juteau ; J. Ouimet ; A. Laberge ; A. Raymond ; O. Legault ; G. Pilon ; J. Thérien ; J. Fox ; A. Légaré.

### TRÈS BIEN :

A. Bertrand ; A. Gaboury ; J. Grignon ; P. Hafey ; A. Sauriol ; A. Barrette ; U. Forget ; E. Gohier ; A. L'étourneau ; F. Bélanger ; J. Blais ; T. Jasmin ; H. Auclair ; J. Campeau ; F. Cloutier ; O. Cloutier ; D. Dubois ; U. Ethier ; A. Fortier ; A. Gratton ; R. Mériszi ; A. Quesnel ; H. Schetagne ; A. Bouchard ; O. Gratton ; J. Ouimet ; A. Pilon ; A. Thérien ; H. Béchard ; A. Carrières ; E. Dagenais ; D. Ladouceur ; F. Latulippe ; H. Limoges ; A. Ouimet ; A. Moncion ; J. Paquet ; A. Préfontaine ; A. Arbour ; A. Brien ; A. Brûlé ; G. Cousineau ; G. De Martigny ; W. Deschambeault ; A. C. Lachance ; P. Legault ; M. Leguerrier ; J. Marchand ; E. Mériszi ; F. de S. Prévost ; O. Proulx ; J. Beaudry ; R. Bernardin ; G. De Bellefeuille ; E. Délédernier ; A. Filion ; A. St-Amour.